

Les taupes

C'était en quelque sorte le bon moment. A l'automne, en vacances. A courir les champs désormais pelés par la dernière pâture en ces temps où les vaches étaient encore libres d'aller partout dans les prairies du village.

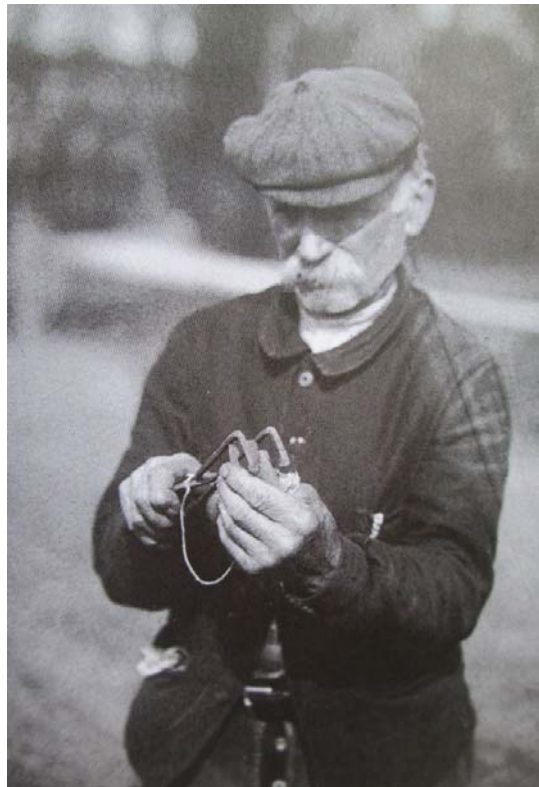
On se faisait quelques sous. Pour des Artima, bien entendu.

Je n'étais pas un fort taupier, un bracaillon, plutôt. Encore que j'en prenais tout de même, je le pense, une bonne vingtaine.

Les queues, on allait les livrer chez le responsable des taupes de l'administration. C'était Armand Golay. On lui amenait notre petite boîte qui ne sentait pas bon. Il les comptait et nous offrait 30 cts. pour les grises et 50 cts. pour les noires. Chiffre invariable de toute notre enfance.

Les enfants sacrés maîtres taupiers. On se demande depuis quand. Car on sait que le village, bien autrefois, engageait un taupier alors que les bestioles avaient fait des ravages terribles dans les champs. L'un d'entre eux s'appelait Ziörjen. Un pauvre diable. Il ne faisait surtout pas fortune en allant tendre ses trappes, juste le pain du jour et une couche quelque part. Rien de plus. Les enfants étaient mieux loti, dont le domicile chaud et accueillant était presque à portée de main.

Et voilà, les taupes, ce n'est plus maintenant qu'un souvenir. Bien qu'on garde encore les trappes. Allez savoir !



Un taupier d'autrefois.

Je n'appréciais pas de tuer, encore moins de faire souffrir. J'aimais pourtant la sensation quand, certain d'en avoir piégé une, je tirais une trappe fermée qui résistait un peu, comme pour parfaire ma volupté. Et que je découvrais dans les pinces serrées une grosse taupe plus raide que du papier mâché, ou parfois encore tiède. La capture est un sentiment inouï. C'est la preuve évidente de notre savoir-faire, et de plus la certitude de notre supériorité, à nous les hommes, sur l'animal qui n'évite pas nos traîtrises qui les conduisent dans nos pièges mortels.

Les taupes fraîches, je les ramenaient à la maison où l'un de nos chats les saisissait à pleine gueule, les emmenait dans un coin près du garage, puis le corps collé au sol, leur faisait craquer les os avec un appétit féroce.

Mais aller aux taupes, c'était inmanquablement accepter la pluie, les champs mouillés, des mains gelées, des bottes à traîner, de la fatigue et du découragement surtout. Ces conditions difficiles ne m'intéressaient guère. L'envie fléchissait vite à ce train-là. Je laissais mes trappes trois ou quatre jours sans les voir. Et quand j'y retournais, dans cette mouillasse qui ne s'était même pas encore resuyée, je ne les retrouvais plus, ou seulement avec beaucoup de peine. Je goûtais certes à la prise des taupes, mais je n'étais pas le plus assidu. C'est que je connaissais d'autres envies. Je construisais un planeur en balsat qui ne volerait jamais, je faisais sauter du carbure dans une boîte vide de Nescafé, mais surtout je lisais. Dès quatorze ans je dévorais des Gustave Aimard de cinq cents pages en moins d'une semaine. Un *Bob Morane* me prenait une heure et demie à deux heures ! J'étais devenu un lecteur insatiable, rapide et heureux.

Telle était ma vie d'enfant. Inconstante, mais riche quand même. Et elle m'ancrait chaque jour davantage en cette terre qui me deviendrait bientôt unique et irremplaçable.



Le genre de trappes que nous tendions.

Après les regains, sur les champs rasés de près, propres comme des pelouses de millionnaires, des taupinières poussaient, toutes plus belles les unes que les autres. Les taupes avaient soulevé une terre noire d'une beauté incomparable. Prenons-la dans nos mains, celle-là, avec pour la compléter des déchets de végétaux noirs comme du charbon et pleins de reflets bleutés, reste d'une vieille forêt qu'il y avait là il y a cinq ou six cents ans; faisons-la couler entre nos doigts; humons-la! N'est-elle pas si admirable en sa texture, cette terre-là, que c'est en elle qu'un jour nous voudrions être enterrés?

Les taupes la ramenaient des profondeurs à la surface. En grosses taupinières qui rivalisaient d'importance les unes avec les autres. Toutes fraîches, presque appétissantes. Impossible dans de telles conditions de résister à l'envie d'y tendre nos trappes. Ç'aurait été comme un promeneur qui serait passé, indifférent, à côté d'un superbe coin de morilles. Je courais donc à la maison chercher mes trappes, mes boucles de rechange ramenées de la forge, à la rigueur des gros boutons pris dans les cartons de ma mère où elle les chercherait un jour vainement, mes bâtonnets de bois. Tout ça compris dans un vieux sac à commission stocké dans l'armoire rouge-grenat qui trône à l'angle est de la boutique, meuble de sapin plus vieux dans ses moulures à l'ancienne et son vernis craquelé, que ne peuvent l'être les neuf dixièmes des maisons de mon village.



Vastes prairies de mon village. Y avait de quoi faire pour nos jeunes taupiers.